Elke BRUCK, *François Mitterrands Deutschlandbild*

Frankfurt am Main/Berlin/Bern/Bruxelles/New York/Oxford/Wien, P.
Lang, coll. Europäischer Verlag der Wissenschaften, 2003, 363 p.

Ludovic Dakossi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4518>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4518

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 344-356

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Ludovic Dakossi, « Elke BRUCK, *François Mitterrands Deutschlandbild* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4518> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4518>

compte de sa « curiosité d'esprit » (André Markiewicz, p. 48) –, les travaux fondateurs de Charles Pfister et ceux de Guy Cabourdin, René Taveneaux, Laurent Versini sont autant de sources précieuses.

Il est dommage que certains articles soient relativement courts (Jean-Louis Greffe, pp. 139-143 ; Yves Ferraton, pp. 177-181 ; Marie-Claire Mangin, pp. 215-221 ; Michèle Crogiez, pp. 241-246 ; Louis Châtellier, pp. 249-254 ; Jacques Delivré, pp. 297-302), et livrés sans explications, parfois même uniquement par leurs résumés (Jean Dhombes, p. 163 ; Jean-François Lemaire, p. 175). Les archives non exploitées sont encore importantes – entre autres lieux à la Bibliothèque municipale de Nancy et à l'Académie –, et il est également dommage que la publication des œuvres complètes de Stanislas soit freinée par un certain nombre d'obstacles. L'ensemble de l'ouvrage – très soigné, très informé –, dû à des chercheurs-témoins, héritiers de « l'esprit philosophique » du XVIII^e siècle (Jean-Claude Bonnefont, p. 280), retient l'attention et ouvre nombre de perspectives sur la vie sociale, les sciences et les Belles-Lettres au siècle des Lumières, ainsi que sur la propagation européenne (Karl Hildebrandt, pp. 303-316 ; Simone Mazauric, pp. 317-324) ou encore sur le parcours des nombreux membres de l'Académie de Stanislas, leurs correspondances, les relations entre académies.

Jeanne Benay

CÉPLA, université de Metz
jeanne.benay@wanadoo.fr

Elke Bruck, *François Mitterrands
Deutschlandbild [L'Allemagne
vue par François Mitterrand]*.

Frankfurt am
Main/Berlin/Bern/Bruxelles/New
York/Oxford/Wien, P. Lang, coll.
Europäischer Verlag der Wissenschaften,
2003, 363 p.

L'Allemagne vue par François Mitterrand, tel est le propos de l'ouvrage de la politologue et germaniste allemande Elke Bruck qui, d'emblée, nous invite à une réflexion sur la perception interculturelle de nature hétéro-stéréotypique. La préoccupation essentielle

de cette publication est de répondre à deux questions : quelle image l'ex-président français avait-il de l'Allemagne entre 1989 et 1992 ? Quelles incidences cette perception avait-elle eu sur les décisions relatives à la politique extérieure durant la période considérée ? Selon l'auteure, les réponses sont claires : « La perception allemande de Mitterrand était ambivalente. Par conséquent, sa politique vis-à-vis de l'Allemagne n'était pas non plus dénuée d'actes ambigus » (p. 310). Pour parvenir à cette conclusion, Elke Bruck a analysé un corpus impressionnant, composé d'une grande diversité de textes de l'ancien homme d'État et écrivain : interviews, discours, interventions publiques, conférences de presse, récits de voyages, portraits, essais, journaux intimes. C'est donc un corpus de documents politiques et littéraires qui a été passé au crible d'une analyse en quatre temps.

D'abord, Elke Bruck s'est efforcée de rechercher les caractères fondamentaux de cette perception de l'Allemagne par François Mitterrand et elle explique que celle-ci est marquée aussi bien par la question allemande, les réalités politiques de l'après-guerre, les ambitions politiques personnelles entre 1981 et 1989. Ici, plusieurs phases sont distinguées dans la constitution et le développement de la perception du pays voisin. La première, qui s'étend de 1938-1945, embrasse la jeunesse du personnage marquée par sa participation à la guerre en tant que soldat et ensuite en tant que prisonnier en Allemagne. Une situation qui donnera naissance à des sentiments et perceptions autres que ceux qui sont créés par les ouvrages du romantisme allemand (e.g. des œuvres comme celles de Madame de Staël et d'autres écrivains) qui formaient les cadres d'appréhension de l'univers germanique du jeune François Mitterrand avant-guerre. Dans la deuxième période, allant de 1945 à 1981, la position politique de l'homme d'État dans le gouvernement de la IV^e République, en particulier au ministère de l'Intérieur, le conduit à reléguer au second plan la question allemande, sans toutefois la négliger entièrement. Il critique la politique du général de Gaulle et s'engage

pour une reconstruction de son pays et de la grandeur de la France. Entre 1981 et 1989, le problème allemand refait surface avec l'arrivée de la Gauche au pouvoir. Au cours de cette période, la nouvelle donne est une conscience prononcée de l'importance des relations franco-allemandes et de leur signification en ce qui concerne la politique d'intégration européenne. François Mitterrand va donc travailler à un rapprochement avec le gouvernement de Bonn, rapprochement qu'il considère comme « la base de la politique » du Quai d'Orsay en Europe.

Ensuite, la perception du contexte de l'unité allemande a été prise en compte par Elke Bruck pour expliquer la conception mitterrandienne de l'Allemagne. L'auteure y découvre trois positions : un Mitterrand saluant les perspectives d'un dépassement de la division européenne tout en ayant en vue les conséquences possibles ; dans ce cadre, il adhère au droit allemand de disposer de lui-même sous des conditions bien précises. Deuxièmement, un Mitterrand qui, sentant l'approche de la chute du mur de Berlin, se lance dans la quête d'alliés et de partenaires pour contrôler ou freiner les conséquences des nouvelles réalités géopolitiques (à ses yeux, la chute du mur de Berlin était une menace pour la stabilité européenne). Enfin, un Mitterrand préoccupé de jouer un rôle dans l'unification allemande en vue d'assurer et d'accroître le poids politique de la France sur le plan international et de mieux défendre les intérêts français. Par ailleurs, la politique européenne sert de cadre d'appréhension de la conception que François Mitterrand se fait de l'Allemagne. Aux yeux de l'homme d'État, il est évident que l'unification des deux États allemands aura un impact déterminant sur la politique européenne. Pour cette raison, « il faudra se lier à l'Allemagne, il faudra la dissoudre dans l'Union européenne avant qu'Helmut Kohl, sur qui l'on peut compter, ne quitte le pouvoir. Autrement, l'arrogance allemande, cette fois non prussienne mais bavaroise menacera la paix en Europe » (p. 173). L'enracinement de l'Allemagne par le projet de l'union économique et monétaire, la recherche d'influence continentale par la

mise en place du projet d'une confédération européenne, et la réalisation de la coopération franco-allemande comme condition *sine qua non* de l'intégration européenne, seront stratégiquement adoptées par le chef d'État français.

Le quatrième axe de l'ouvrage aborde les questions de sécurité nées au lendemain de la disparition du rideau de fer et de la mise en place du processus d'unification outre-Rhin. On retient que l'objectif d'une réforme du traité de l'Atlantique Nord par la France, le souci de la mise en place d'une identité et d'une structure de défense européenne et les divergences franco-allemandes relatives à la question yougoslave constituent les indicateurs de la position du président français à l'égard de l'Allemagne. Le lecteur constate sans grande difficulté que l'auteure s'est livrée à un exercice de schématisation des attitudes de François Mitterrand dont l'ambivalence est notoire dans les différents exemples présentés. À l'instar de l'écrivain Robert Musil qui estime que « l'Allemand ne sait pas ce qu'il préfère, le ciel ou l'enfer », on pourrait soutenir, sur la base des travaux d'Elke Bruck, que le président français ne sait pas ce qu'il préfère : se rapprocher de l'Allemagne ou la combattre. On l'aura remarqué, l'auteure a tenté de dresser le difficile et téméraire portrait d'un homme et de ses pulsions profondes face à un État qui l'embarrasse.

En l'occurrence, il ne s'agit pas d'une réflexion analogue à celle de Bernard Nuss, *Les enfants de Faust : entre ciel et enfer* (Paris, Éd. Autrement, 1995), pour appréhender les Français, mais de l'image allemande d'une personnalité représentative de la France. L'étude qui plonge dans les travaux sur la perception individuelle et les relations internationales repose sur deux postulats : chez les décideurs politiques, les processus de perception proviennent à la fois de réalités particulières et de phénomènes inconscients, eux-mêmes en lien avec cette même réalité. Les situations historiques, elles aussi, participent des décisions politiques et les conditionnent. Toutefois, on regrettera le caractère unidirectionnel de la vision de l'Autre dans le présent travail. En effet, la

mise à contribution de ce que les Allemands pensent de François Mitterrand devrait plus que cela n'a été fait servir à nuancer, à alimenter ou à approfondir, le passionnant débat sur l'image allemande de l'Autre et sur les mentalités françaises.

Ludovic Dakossi

CEPLA, université de Metz
luddakos@yahoo.fr

Geneviève CALBRIS, *L'expression de la pensée d'un homme politique*.

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS

Communication, 2003, 205 p.

Geneviève Calbris est ingénieur de recherche à l'École normale supérieure de Lettres et Sciences humaines de Lyon. Depuis une vingtaine d'années, elle étudie la communication non verbale et plus précisément le rôle des mimiques et des gestes. Co-écrit avec Louis Porcher et intitulé *Gestes et communication* (Paris, Hatier/Crédif, 1989), son dernier livre explicitait déjà son objet de recherche. Dès l'introduction de *L'expression de la pensée d'un homme politique*, Geneviève Calbris annonce les implications théoriques de sa recherche empirique : « La construction du monde symbolique serait le produit de l'activité perceptive sensori-motrice exercée par l'animal humain dans un certain contexte physique, le geste rappelle le percept à la base du concept. Cette double construction de l'abstrait à partir du concret transparaît dans l'expression orale de la pensée, dans sa double formulation gestuelle et verbale » (p. 9). L'hypothèse n'est pas nouvelle. Selon André Leroi-Gourhan, « l'esthétique repose sur la conscience des formes et des mouvements (ou des valeurs et des rythmes) propre à l'homme [...] qu'il puise dans son équipement sensoriel, mis au service d'un merveilleux appareil à transformer les sensations en symboles » (André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. II La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 95). Or, le chercheur a suivi les cours de Marcel Jousse (fortement inspiré par Henry Bergson) qui souligne, dès le début du siècle, l'ancrage gestuel de tout processus d'intellection et de sémiotisation. Plus récemment, en parlant de cognition

distribuée et d'action située, la sociologie cognitive se place dans cette lignée.

Cependant, Geneviève Calbris a été formée par les courants structuralistes qui dominent encore les méthodologies d'analyses de corpus en sciences du langage ; son hypothèse en devient particulièrement osée et pertinente, d'autant qu'elle s'appuie sur un ancrage anthropologique du geste symbolique, à partir d'une méthodologie rigoureuse de terrain. L'analyse des gestes co-verbaux de Lionel Jospin (enregistrés lors d'interviews au JT durant la période de juillet 1997 à avril 1998) se place dans la lignée théorique des travaux des ethnométhodologues et des ethnographes de la communication (synthétisés en France par Yves Winkin dans son ouvrage *La nouvelle communication* (Paris, Éd. du Seuil, 1981), et méthodologique des approches structuralistes (représentées en France par Jacques Cosnier et Alain Brossard). Geneviève Calbris souligne que les gestes sont souvent perçus comme une gesticulation illustrative à visée pédagogique alors que ceux-ci nourrissent l'énonciation. Le geste permet l'élaboration et la formulation de la pensée, il en facilite la genèse : « Le geste maintient l'idée à l'esprit le temps de la verbaliser au mieux, il facilite la compréhension du concept à mettre en mot » (p. 15).

Les différentes fonctions du geste sont ensuite détaillées. À cet égard, l'auteur reprend les résultats de la recherche en *non verbal communication* depuis les premiers travaux de Paul Ekman et William V. Friesen (1969). Les propositions de classification ne manquent pas et Geneviève Calbris privilégie une méthode qui « consiste à confronter les diverses significations contextuelles du geste aux éléments physiques qui le constituent ». Aussi confirme-t-elle l'hypothèse de George Lakoff et de Mickael Johnson selon laquelle le geste serait « la figuration, partagée mais non consciente, du percept et la représentation d'une métaphore pré-conceptuelle qui peut remonter aux origines d'une culture, voire de l'homme » (p. 6).